

**L'UOMO PIÙ CRUDELE DEL MONDO
L'HOMME LE PLUS CRUEL DU MONDE**

DAVIDE SACCO

Traduction française

READING COPY

Pour évaluation professionnelle uniquement

© Davide Sacco – Tous droits réservés

Droits internationaux / demandes professionnelles : Ilaria Ceci – ilariaceci1@gmail.com

Une grande pièce vide. Une table, deux fauteuils et une lampe. 1 est assis à son bureau. L'interphone sonne.

1 : Oui ? Ah, il est arrivé ? Faites-le entrer. Enfin non, je m'en occupe. Et vous, pour ce soir, vous avez terminé. Rentrez chez vous. À lundi, merci.

2 entre dans la pièce. 1 éteint la musique.

1 : Pardonnez-moi, mais la musique reste malgré tout l'une de mes passions malsaines.

2 : Bonsoir.

1 : Bonsoir. Vous avez déjà pensé à un titre pour notre conversation ?

2 : À vrai dire, non...

1 : Si vous voulez, je peux vous donner quelques conseils.

2 : Volontiers, merci.

1 : Pourquoi ? Vous les suivriez ?

2 : Oui.

1 : Louable. Vous êtes donc quelqu'un qui fait confiance aux autres et à leurs conseils ? C'est louable... Et peut-être êtes-vous venu ici sans partir du principe que vous saviez déjà tout de votre interlocuteur. Ce serait vraiment louable de votre part. Vous désirez boire quelque chose ?

2 : Non merci, ça va. C'est un drôle de bureau pour quelqu'un comme vous...

1 : Ah, vous aviez donc des attentes... Et à quoi vous attendiez-vous ? Des boiseries précieuses, des tableaux hors de prix, des ornements en tout genre ?

2 : Honnêtement, oui...

1 : Un homme n'a pas besoin de tout ça... Moi, je suis très bien là où je suis : quatre murs noirs, un bureau et trois livres. C'est tout.

2 : Trois livres, vous dites ?

1 : Vous pensez qu'il faut en lire davantage ?

2 : Eh bien...

1 : Moi, non... Trois livres, s'ils sont choisis en fonction de son histoire personnelle, apportent juste ce qu'il faut de savoir pour vivre sa vie sans trop s'y investir, mais sans non plus la prendre trop à la légère. Trois livres, c'est le juste poids à poser sur la balance de la conscience.

2 : Et sur l'autre plateau de la balance de la conscience, qu'est-ce qu'on met ?

(1 ne répond pas.)

Tout va bien ?

1 : Pardon ?

2 : Je disais : sur l'autre plateau de la balance de la conscience, qu'est-ce que vous mettez ?

1 : Ce que nous allons nous dire, vous et moi, ce soir. Venez, asseyez-vous. Ça fait longtemps que vous écrivez pour votre journal ?

2 : Non, justement. J'ai été très surpris par cette rencontre, et aussi par le fait que vous ayez choisi un petit journal comme le nôtre pour faire une rétrospective sur vous.

1 : Je ne suis pas un homme si important que ça, croyez-moi. Je ne suis pas le grand homme qu'on prétend, et je ne suis certainement pas quelqu'un qui suscite l'intérêt des lecteurs. Enfin, j'espère que ça ne vous dérange pas d'être ici.

2 : Non, bien sûr que non...

(1 lui sert à boire.)

Non merci, ça va !

1 : Allons, tenez-moi compagnie...

2 : C'est que je m'étais promis de ne pas boire ce soir.

1 : Ah, alors vous êtes du genre à tout planifier dans la vie...

2 : Non, c'est juste que je me connais, et puis...

1 : Ah ! Vous vous connaissez. Quelle merveille que de se connaître... Alors dites-moi, puisque vous vous connaissez si bien : êtes-vous heureux ?

2 : Pardon ?

1 : Je vous ai demandé si vous êtes heureux.

2 : Heureux ?

1 : Oui.

2 : C'est une sacrée question... surtout venant d'un inconnu...

1 : C'est vrai. Mais répondez-moi quand même, sans trop réfléchir. Ça nous aidera aussi à dépasser la distance qui sépare l'interviewé de l'intervieweur. Alors, en toute honnêteté, êtes-vous heureux dans votre vie ?

2 : Non, mais j'imagine que c'est comme pour tout le monde...

1 : Vous voyez ? Le fait de planifier votre vie vous a conduit exactement au même endroit qu'un homme qui, lui, ne l'a jamais planifiée, avec cette circonstance aggravante, assez ironique : vous êtes tout aussi malheureux dans votre vie que votre exact contraire — c'est-à-dire moi, ici.

2 : C'est une jolie pirouette, mais excusez-moi, c'est quand même moi qui suis censé poser les questions.

1 : Vous avez raison, vous avez raison. Commençons ! Vous avez apporté un enregistreur ? Allumez-le et faites de moi ce que vous voulez. Je me remets entièrement entre vos mains

consciencieuses, parce que je suis certain que vous ferez de moi le juste portrait. Mieux encore : vous ferez de moi le portrait que je mérite. Après tout, j'ai insisté auprès de votre rédaction pour que ce soit vous qu'on envoie me rencontrer, et personne d'autre...

2 : Oui.

1 : Précisément parce que je suis convaincu que vous êtes l'homme que je cherchais depuis très longtemps... pour raconter mon histoire.

2 : Je ferai de mon mieux.

1 : Ça ne suffit pas.

2 : Quoi ?

1 : Votre mieux.

2 : Je ferai...

1 : Ce soir, avec moi, vous donnerez le maximum. Répétez avec moi : *je donnerai le maximum*. Je donnerai le maximum ! Je donnerai le maximum !

2 : Le maximum, le maximum...

1 : Après tout, viser le plus haut degré de discipline est la seule manière que je connaisse d'affronter ma vie. C'est ce que je fais, et c'est ce que vous ferez vous aussi.

2 : Je donnerai le maximum. On commence ?

(1 acquiesce.)

Nous sommes ici avec Monsieur Paolo Veres, dans son bureau, juste à côté de l'usine. Bonsoir.

1 : Bonsoir.

2 : On peut dire sans hésiter que vous êtes l'un des jeunes entrepreneurs les plus importants du pays...

1 : Non, non, je vous arrête tout de suite. Je suis simplement quelqu'un qui a hérité d'une entreprise familiale et qui, ici, ne fait que tenir les comptes en ordre. C'est tout.

2 : Si vous voulez voir les choses ainsi...

1 : Il ne me reste qu'un seul vice d'entrepreneur : je joue au poker. Je joue avec des banquiers, d'autres entrepreneurs, des syndicalistes... Vous aimez le poker ?

2 : À vrai dire, je n'ai jamais été un grand joueur. Moi, je suis plutôt livres et vinyles, ce genre de choses...

1 : Vous êtes plutôt plaid et tisane.

2 : Je l'avoue, avec un certain embarras, oui...

1 : Je le savais...

2 : Quoi ?

1 : Que j'allais voir entrer ici le brave type par excellence. Pourvu que vous n'alliez pas aussi à la messe le dimanche...

2 : Ah non, ça non, Dieu merci ! Pas de messe ! Monsieur Veres, corrigez-moi si je me trompe : tout à l'heure, en privé, vous m'avez dit que, selon vous, trois livres seulement suffisent à un homme au cours de sa vie.

1 : Oui.

2 : Vous voulez dire à nos lecteurs lesquels sont, selon vous, indispensables ?

1 : Il n'y a vraiment plus rien d'indispensable. Rien. Mais on ne parle que de livres, n'est-ce pas ? Alors voyons... par un hasard de la vie, direct ou indirect, j'ai ici la Bible, pour contredire ; Dostoïevski, évidemment, pour comprendre ; et... un livre pour enfants, comme ça, pour se souvenir.

2 : Mes compliments. Vous êtes vraiment un homme sage, d'une sagesse presque cynique, je dirais. Vous pensez que c'est la clé de votre réussite ?

1 : Vous me qualifiez d'homme cynique !

2 : Disons : au moins conscient du rapport de cause à effet.

1 : Donc, selon vous, la conscience est cynique ?

2 : Rapace !

1 : Rapace ?

2 : Oui.

1 : Belle réponse ! Bravo. Vous voyez que je ne me trompe pas : vous êtes bien l'homme qu'il faut pour être ici avec moi ce soir. Alors je vous suis... mais permettez-moi de vous corriger : je ne crois pas que le secret de ma réussite, si l'on veut l'appeler ainsi, soit le cynisme. C'est plutôt une capacité innée que je me reconnais : savoir tout faire pour aller droit à mon but, même au prix de lourds sacrifices personnels.

2 : À propos de sacrifices, on ne sait presque rien de votre vie, si ce n'est que, dans le milieu, on vous appelle...

1 : Dites-le, dites-le...

2 : L'homme le plus cruel du monde... Pourquoi ?

1 : Mon ami, quelqu'un qui est à la tête d'une industrie qui fabrique des armes depuis des générations, comment voulez-vous que le citoyen moyen le considère ? Comme un saint ? Et si, comme c'est arrivé dans mon cas, cette industrie se retrouve en plus cotée sur le marché international, à la fin de l'année, on ne va tout de même pas me décerner un prix de popularité ?

2 : Non, bien sûr...

1 : Et puis oui, ma décision d'armer certaines factions d'Europe de l'Est plutôt que d'autres m'a valu, aux yeux de beaucoup — autant dire de tout le monde — ce titre honorifique

d'homme le plus cruel du monde. Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse... Moi, j'ai vraiment abaissé la barre de l'humanité. L'humanité... quel drôle de mot. Un mot qui contient tout et son contraire. Si vous y réfléchissez un instant, vous conviendrez avec moi que c'est le seul mot de notre vocabulaire — *humanité* — dont le sens change véritablement d'une personne à l'autre. Par exemple, pour vous, qu'est-ce que l'humanité ?

2 : L'humanité, c'est cet ensemble...

1 : Mais on est à l'école ou quoi ? Je ne parlais pas en termes quantitatifs. Je voulais dire... comme sentiment.

2 : Ah, comme sentiment... L'humanité...

1 : Ne perdez pas le rythme maintenant, allez ! Allez, on y va !

2 : Non, non, non... L'humanité, c'est cet organe invisible dans la poitrine de l'homme qui tient en respect ses instincts primitifs.

1 : Vous êtes un poète... Un organe... Mais c'est magnifique ! Un homme de lettres, n'est-ce pas ? Je vous suis : si l'humanité est un organe, comme vous le dites, elle connaîtra le destin de tous les organes... elle vieillira, elle se détériorera, peut-être même qu'elle commencera à mal fonctionner...

2 : D'un point de vue philosophique...

1 : Et dites-moi, selon vous, que se passe-t-il lorsque l'humanité, en tant qu'organe, commence à mal fonctionner ?

2 : Eh bien...

1 : Ne me décevez pas maintenant, allez !

2 : L'instinct prendrait le dessus sur la raison...

1 : Et donc ?

2 : L'homme deviendrait une bête, qui vole, qui torture, qui tue...

1 : Oui, une bête qui vole, qui tue, qui commet les actes les plus ignobles... Alors je vous pose la question, à vous, homme ordinaire, qui, le dimanche, vous installez sous votre plaid pour écouter vos vinyles et lire vos livres : est-ce qu'il vous arrive, à vous aussi, de laisser libre cours à ces instincts endormis ?

2 : Écoutez, Monsieur Veres, tout cela est extrêmement intéressant, mais vous continuez à vouloir parler davantage de moi que de vous...

1 : Sinon, ce serait un combat inégal. Vous savez déjà tout de moi, tandis que moi, je ne sais rien de vous.

2 : Mais non...

1 : Mais si. Dites la vérité : vous avez dû passer ces dernières semaines dans je ne sais quel sous-sol, enseveli vivant sous des montagnes de papiers et de documents à mon sujet, pour arriver parfaitement préparé à cette rencontre.

2 : Comme je vous le disais tout à l'heure, on sait très peu de choses sur vous, si ce n'est que vous êtes le fils de votre père, que tout le monde connaît. À part ça, rien : vie privée, joies, douleurs... pour qui vous votez !

1 : Mon ami, c'est qu'il n'y a rien à savoir. Je dois vous dire si je vote ? Je ne vote pas ! Je n'ai jamais voté de ma vie, écrivez-le. La simple idée que d'autres mains que les miennes puissent décider de mon avenir me répugne. Ou de mon passé, comme c'est le cas ici. Les joies, ce sont celles de n'importe quel homme qu'on peut croiser dans la rue. Mais ce sont les douleurs qui nous rendent uniques. Les douleurs, elles, sont différentes, diverses, variées, comme celles de n'importe quel homme que vous avez pu rencontrer sur votre chemin. Ce que je veux vous dire, c'est qu'aucune pluie ne m'a jamais mouillé autrement qu'elle ne vous a mouillé, alors arrêtez ! Arrêtez de me regarder avec ces yeux-là, de me voir comme ça. Vous ne devez pas me voir comme un homme. Vous devez m'imaginer autrement : comme un chien. Un pauvre chien stupide, effrayé, qui grogne, enfermé dans sa cage, prêt à mordre quiconque passe devant lui.

2 : Le portrait d'un combattant, peut-être.

1 : Non. Le portrait de quelqu'un qui ne laisse jamais rien en suspens. Voilà ce que vous devez retenir de moi : je ne laisse rien en suspens. Jamais.

2 : Rien en suspens... justement, j'ai trouvé l'une de vos très rares interviews...

1 : Ah non ! Maintenant, c'est votre tour.

2 : Laissez-moi faire mon travail, je vous en prie...

1 : Faites-le pour le bien du journalisme mondial. Ouvrez-vous un peu à votre interviewé.

2 : Mais qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Je suis un homme normal qui fait des choses normales... plutôt doux de nature, même trop selon beaucoup de gens. Et, voyez-vous, venir vous interviewer est la chose la plus intéressante qui me soit arrivée depuis que j'ai quitté Turin.

1 : Turin ! Quelle ville, Turin. J'y ai vécu plusieurs années, puis j'ai dû déménager pour suivre l'usine. Mais vous, avec le métier que vous faites, qu'est-ce qui vous a pris de venir vivre au milieu de ces paysans ?

2 : Ah, ça, ne m'en parlez pas !

1 : Et vous travailliez où avant ?

2 : Eh bien, avant... j'écrivais pour le *Corriere*.

1 : Ah ! Le *Corriere* ! Ils ont un très beau siège dans le centre historique. C'est toujours le même ? Le bâtiment rose, avec les grandes baies vitrées...

2 : Exactement, celui-là.

1 : À côté de l'école maternelle des religieuses.

2 : Non, il y a un cinéma à côté.

1 : Non, il y a l'école maternelle. Reine des Sœurs, Mère Reine des Sœurs, un truc comme ça.

2 : Non, non, à côté il y a le cinéma. J'y travaillais, et en face il y avait cette pizzeria très connue... comment elle s'appelait déjà ?

1 : Mario's Pizza. J'y emmenais toujours ma fille.

2 : Mario's Pizza... Bon, passons à un sujet plus intéressant que la pizza de Mario...

1 : Éteignez l'enregistreur.

2 : Je disais...

1 : Éteignez l'enregistreur.

2 : D'accord. C'est éteint.

1 : Moi, je n'ai pas envie de parler d'un sujet plus intéressant... j'ai envie de parler de sujets plus complexes avec vous, de sujets qui conviennent davantage à quelqu'un comme vous, parce que vous me donnez l'impression d'être un homme... comment vous disiez tout à l'heure... rapace.

2 : Je ne comprends pas...

1 : Un de ces hommes avec qui on peut aller un peu plus au fond des choses, se poser ces questions un peu plus épineuses.

2 : Je ne comprends pas, je...

1 : Il n'y a rien à comprendre. Posez-moi la question fondamentale de cette rencontre. La raison pour laquelle vous êtes venu ici. Allez, posez-la-moi.

2 : Quoi ?

1 : Paolo Veres, qu'est-ce que ça fait d'être un assassin ?

2 : Mais pourquoi, excusez-moi...

1 : Qu'est-ce que ça fait d'être un assassin ?

(Il rallume l'enregistreur.)

2 : Qu'est-ce que ça fait d'être un assassin ?

1 : C'est magnifique. C'est foutrement beau... posséder ce pouvoir pervers de créer et de recevoir la douleur procure un plaisir inimaginable... Vous avez déjà essayé ?

2 : Non ! Moi, non ! Je suis quelqu'un de normal... Je ne suis pas en train de dire que vous n'êtes pas quelqu'un de normal, bien sûr...

1 : Je me suis trompé. C'est moi qui vous ai mal cerné.

(Il commence à tousser.)

2 : Vous allez bien ? Vous vous sentez bien ? Monsieur Veres, ça va ? Écoutez... je ne comprends pas ce qui se passe... si je vous ai dit quelque chose qui vous a dérangé, je vous demande pardon, ce n'était pas mon intention, mais je dois faire cette interview. J'ai besoin

de cette interview, Monsieur Veres. Écoutez, faisons comme ça : je change la cassette et on reprend depuis le début, d'accord ? S'il vous plaît...

(1 le fait taire brutalement.)

Je m'en vais ? Je ne comprends pas... Permettez-moi simplement de vous dire que tout ce qu'on raconte sur votre caractère est parfaitement vrai. Au revoir.

1 : Arrêtez-vous.

2 : Alors on peut continuer ? Je ne comprends pas...

1 : Cette porte est bloquée. Toutes les autres le sont aussi. Toutes les portes d'ici sont bloquées. Il n'y a personne à des dizaines de kilomètres à la ronde, et les bruits que vous entendez en provenance de l'usine continuent toute la journée. Ils couvriraient n'importe quel bruit. N'importe quel appel au secours.

2 : Qu'est-ce que vous voulez dire par là... ?

1 : D'ici demain matin, vous serez mort. Mais je vous promets qu'avant ça, je ferai tout pour que ce soit vous qui me tuiez.

2 : Pourquoi ?

1 : Parce que je suis l'homme le plus cruel du monde.

2 se précipite vers la porte. 1 sort un pistolet du tiroir, le pointe en l'air et tire.

2 : Mais putain, qu'est-ce que vous faites ?

1 : Vous croyez vraiment qu'on puisse continuer après cette nuit ? Vous croyez vraiment que demain matin vous pourrez vous réveiller dans votre lit et reprendre la vie que vous meniez avant ? **NON !** Je n'ai pas été assez clair avec vous. Demain matin, il n'y aura plus qu'un seul homme vivant entre vous et moi. Un seul homme. Il ne sera ni meilleur ni pire — ça ne nous intéresse pas. Ce sera un homme différent, parce qu'il aura enfin une conscience nouvelle de ce qu'est le plaisir de la douleur. Prenez le pistolet.

2 : Non... non...

1 : **PRENEZ LE PISTOLET.** Pointez-le vers le fauteuil et imaginez que je suis assis là. Regardez-moi dans les yeux, caressez la détente et tirez. Tirez. Tirez !

(2 tire.)

Bravo ! Vous avez imaginé que j'étais là ? Et maintenant je vous le demande : qu'est-ce que ça fait d'être un assassin ? Asseyez-vous. Parlons un peu de nous.

2 récupère le pistolet et le braque sur lui.

1 : Quoi, on est des animaux ? On s'entretue comme ça sans même apprendre à mieux se connaître ?

2 : Hein ?

1 : Mon ami, la cruauté a un prix. C'est un acte de partage profond. Je vais vous donner un exemple historique. Pensez un instant à tous les génocides, à toutes les exterminations de

masse qui ont jalonné l'histoire de l'humanité. Des événements abominables, insensés, mais aussi de formidables lieux de rassemblement. Parce que d'un côté les persécuteurs se coalisent sous l'effet de la haine, et de l'autre les persécutés, par la haine et l'instinct de survie. Un peu comme vous ce soir...

(1 rit bruyamment.)

Je peux vous dire quelque chose ? Mais vous ne devez pas vous vexer. Je dois vous le dire par honnêteté, mais loin de moi l'idée de vous offenser... c'est que vous, là, maintenant, assis les jambes écartées avec le pistolet tenu comme ça, vous me faites vraiment trop rire ! Putain, on dirait un phoque, vous êtes complètement hors contexte ! Voilà, même ce bref moment d'hilarité personnelle, qui me l'a offert ? La cruauté. Voilà le titre ! *La Cruauté de cette nuit*. Même notre amitié est fille de la cruauté.

2 : Mais pourquoi ? On est amis, nous deux ?

1 : Mais bien sûr que nous sommes amis. Nous sommes ici pour tout partager : des histoires, des moments de vie...

2 : Non, non, non. Je ne partage rien avec vous. Je suis juste quelqu'un de bien qui s'est retrouvé séquestré.

1 : Est-ce que j'ai jamais nié que vous étiez quelqu'un de bien ? Je l'ai dit dès le début : vous êtes le brave type par excellence. Quant au fait que vous soyez séquestré, est-ce que je peux le nier ? Mais vous avez raison, c'est ma faute. Je n'ai pas encore créé assez d'intimité entre nous, mais je peux y remédier. Vous me permettez de recommencer ? Celui qui a le pistolet, c'est vous. Mais venez. Braquez-le sur moi. Vous pouvez tirer à n'importe quel moment, mais venez avec moi. Faisons comme ça : servez-moi à boire comme vous le feriez avec un ami.

(2 lui sert à boire.)

Merci.

(1 boit.)

Encore un.

(2 sert, 1 boit.)

Maintenant, je vais vous poser une question très intime, mais vous devez répondre en toute liberté, compris ? Alors, si toutes les conditions étaient réunies — personne qui vous regarde, personne qui vous juge, personne... est-ce que vous baiseriez un cadavre ?

2 : Quoi ?

1 : Un cadavre ! Un corps sans vie, complètement inerte entre vos mains...

2 : J'ai envie de vomir...

1 : Vous êtes un intellectuel, comment pouvez-vous ne pas être sensible à ce mélange d'Éros et de Thanatos ? C'est une image puissante, non ?

2 : Non ! Vous êtes fou !

1 : Je sais que maintenant, dans votre tête, vous ne pensez plus qu'à ça.

2 : Non !

1 : Vous êtes en train de vous exciter ! Vous êtes en train de vous exciter !

2 : Vous êtes fou ! Non !

1 : Alors dites-le, putain, dites-le !

(2 vomit.)

Vous êtes vraiment un homme cruel. Allez, ne faites pas cette tête...

2 : Mais qu'est-ce que vous me voulez, putain ? Qu'est-ce que vous voulez ? Vous voulez mourir ? Tuez-vous !

1 : Me tuer comme ça ? Et le sens de la vie ?

2 : Le sens de la vie ? Vous me parlez du sens de la vie ? Vous me parlez de baiser des cadavres, vous braquez un pistolet sur moi, et vous me parlez du sens de la vie ?

1 : Oui, parce que c'est là qu'il est, le sens. C'est ça qui vous échappe. Ce qui vous échappe, c'est que vous et moi, cette nuit, seuls, nous pouvons être des astronautes qui voyagent au cœur le plus sombre et le plus morbide de l'âme humaine. Vous et moi, nous pouvons explorer la vie cette nuit. Et maintenant, on y est, vous savez ? On ne peut plus s'arrêter. Maintenant, on est obligés d'aller jusqu'au bout.

2 : Mais vous voulez que je vous tue...

1 : Oui, mais pas seulement. Je veux que vous ayez envie de me tuer. Vous devez adorer l'idée de ma mort. Alors, vous êtes prêt à me tuer ?

2 : Non !

1 : Pourquoi ?

2 : Parce que je suis quelqu'un de normal ! Je ne fais pas ce genre de choses. Je ne me vomis pas dessus et je ne tire pas sur les gens.

1 : Je vous paie ! Combien vous voulez ?

2 : Laissez-moi partir, je vous en prie.

1 : Un million.

2 : Je me tairai, je ne dirai rien à personne. Laissez-moi sortir.

1 : Deux millions. Cinq millions.

2 : Laissez-moi sortir !

1 : Dix millions.

2 : Ouvrez cette porte.

1 : Cinquante millions.

(1 jette un sac par terre.)

Cinquante millions. Voilà le prix. Et maintenant, vous le tuez, l'homme le plus cruel du monde ? Allez ouvrir ce sac.

(1 braque le pistolet sur lui.)

Allez ouvrir ce sac, on n'a pas tout le temps du monde. Allez !

(2 ouvre le sac.)

Qu'est-ce qu'il y a dans ce sac ?

2 : De l'argent.

1 : De l'argent ? Combien ?

2 : Je ne sais pas... beaucoup...

1 : La réponse de quelqu'un qui n'en a jamais vu autant.

Allez, comptez. Et pendant que vous comptez, vous voyez des choses étranges là-dedans ? Je ne sais pas... des taches d'encre indélébile, des puces pour vous localiser ?

2 : Non.

1 : Il y en a combien ? À vue de nez.

2 : Cinquante millions ?

1 : Ils sont à vous si vous me tuez ! Vous me haïssez ?

2 : Moi, oui !

1 : Bien. Cinquante millions pour tuer votre bourreau, l'homme qui vous séquestre ici sans aucune raison, et personne pour vous retrouver, personne pour découvrir ce qui s'est passé, personne pour vous en rendre responsable. Dans ces conditions, vous le tuez, l'homme le plus cruel du monde ?

2 : Il faut que j'y pense.

Longue pause.

1 : Vous aimez la liqueur ?

2 : Oui, elle est bonne.

1 : C'est à l'ortie. Je la fais moi-même.

2 : Bravo.

1 : C'est une vraie passion. Il faut du temps, de la patience...

2 : Je sais, ma mère en faisait aussi.

1 : Vous y pensez ?

2 : J'y pense ! Mais pour quel genre de personne vous me prenez ?

1 : Quelqu'un qui doute trop.

2 : C'est pour ça que vous voulez m'acheter ?

1 : Vous acheter ? Mais pas du tout ! J'essaie de vous donner la permission !

2 : La permission de faire quoi ?

1 : De parler avec moi ! Parlez-moi de ce que vous pensez, de ce que vous ne faites qu'imaginer, de vos rêves, de vos désirs. De vos souvenirs. Cette nuit, vous n'avez pas un ennemi devant vous, mais le plus désespéré des compagnons.

2 : Elle est bonne, cette liqueur. Meilleure que celle de maman.

1 : Alors, je peux vous poser une question, maintenant ? Mais promettez-moi de ne pas vous énerver et de ne pas vous remettre à vomir dans la pièce. Dites-moi : vous lui feriez quoi, à une jolie petite salope morte ?

2 : Mon Dieu !

Longue pause.

Moi... moi, je la baiserais !

1 : Oui ! Moi, je la prendrais par derrière !

2 : Les rousses. Moi, j'aime les rousses. Mais les brunes aussi, les blondes...

1 : Trinquons aux salopes mortes, rousses et de toutes les couleurs !

2 : Mais vous vous rendez compte à quel point on est dégueulasses ? On parle de baiser des cadavres, quand même !

1 : Je sais pas, c'est peut-être parce que ça m'est arrivé...

2 : Quoi ?

1 : Une morte.

2 : C'est pas vrai !

1 : Je vais vous raconter, mais vous devez me resservir à boire. Je n'ai pas tout fait avec elle, je lui ai seulement touché les seins. Voilà comment ça s'est passé : je devais avoir quatorze, quinze ans et, un jour, une fille est morte. Une très belle fille. Je suis allé à sa veillée funèbre, il y avait plein de monde. J'arrive, je la vois, elle est vraiment magnifique. Si belle que j'en reste fasciné. Je ne regarde plus qu'elle. Je suis tellement fasciné que je ne me rends pas compte qu'à un moment je me retrouve seul. Je me retourne et il n'y a plus personne. On est seuls... et elle est tellement belle que j'ai une érection. Alors je m'approche, je lui déboutonne le premier bouton, puis le deuxième, le troisième, et elle commence à s'exciter...

2 : Non... non ! Mais vous vous rendez compte à quel point on est dégueulasses ?

1 : Nous sommes des hommes. C'est normal.

2 : Non, ce n'est pas normal. On ne se comporte pas comme des hommes ! Quand on parle, on vomit de la merde. Ou plutôt, on vomit de la lie. Voilà ce qu'on est... Écoutez, j'étais... je suis quelqu'un de normal ! Je ne fais pas ces choses-là ! Je ne pense pas à ces choses-là.

1 : Non, vous pensez à ces choses-là. Et pas qu'un peu ! Bon, vous ne les faites pas, d'accord, mais vous savez pourquoi ? Parce que vous avez peur. Vous ne les faites pas parce que vous avez peur d'être mis à l'écart, jugé, condamné, sans comprendre que nous sommes tous comme ça. Nous sommes tous laids, tous des monstres prisonniers de ces corps en caoutchouc. Et si nous ne nous donnons pas mutuellement la permission de commettre nos petits péchés, mon ami, comment pouvons-nous seulement espérer un peu de sérénité ? Ce n'est que lorsque deux hommes libres comme nous se rencontrent que, de notre amitié...

2 : Notre amitié n'existe pas.

1 : Très bien. Encore mieux. Qu'est-ce que vous avez dit qu'on était ? De la lie ? Très bien, nous sommes de la lie. Vous et moi, nous sommes de la lie. Alors, ça ne vous plairait pas, pour une nuit, de rencontrer quelqu'un comme vous qui vous dise que le bien n'existe pas et que le mal n'existe pas, que pour une nuit il n'y a ni juste ni injuste, que pour une nuit il n'y a ni blanc ni noir, que pour une nuit nous pouvons être nous-mêmes, entre nous, de la lie, librement, complètement ? La lie, dites-le avec moi... la lie, parce que c'est ce que nous sommes... la lie, la lie...

2 : La lie, la lie, LA LIE ! Moi, la morte, je lui aurais touché la chatte, pas les nichons.

1 : Je le note pour la prochaine fois.

2 : Alors nous sommes de la lie ? Alors dites-moi, puisque nous sommes de la lie : si la chatte d'une morte pouvait s'exciter, il faudrait dire qu'elle est mouillée ou sèche ?

1 : Je ne sais pas. Une chose est sûre, elle ne se fait plus désirer.

2 : Et elle donne son cul sans se plaindre... elle est morte.

1 : Vous y pensez ?

2 : Cinquante millions ?

1 : Oui.

2 : Tout est en règle ? Tout est propre ?

1 : En règle.

2 : Et si les ouvriers...

1 : On est vendredi soir. Les ouvriers ne reviennent que lundi. Avant lundi, avec cet argent-là, vous aurez fait trois fois le tour du monde.

Longue pause.

2 : Faisons-le. Allez, allez !

1 : Merci ! Alors trinquons aux cinquante millions.

2 : À la chatte et aux nichons de la morte !

1 : Vous savez ce que j'aurais tant voulu faire, moi, sans jamais en avoir le courage...

2 : Quoi ?

1 : J'aurais voulu trouver quelqu'un, n'importe qui, en pleine rue, et le tabasser. Le tabasser jusqu'au sang.

2 : Peut-être même lui fracasser une bouteille sur la tête !

1 : Alors. On le fait ?

2 : Oui. Vous avez un couteau ?

1 : Quoi ?

2 : J'aimerais vous tuer au couteau.

1 : Je n'ai pas de couteau... j'ai un coupe-papier.

2 : Non, le coupe-papier, ça ne va pas. Je suis quelqu'un d'indécis, il faudrait que j'appuie trop fort...

1 : Mais c'est un excellent coupe-papier. Vous donnez deux ou trois bons coups et vous y arrivez.

2 : D'accord, essayons. Vous avez un feutre ?

1 : Oui.

2 : Ouvrez votre chemise. Le cœur ?

1 : Eh bien...

2 : Ça n'écrit pas...

1 : Vous voulez un stylo ?

2 : Non, ça deviendra rouge, ça se verra...

1 : Vous collectionnez les vinyles...

2 : Oui, j'ai une collection correcte, disons. Puis j'ai dû arrêter parce que les vinyles coûtent cher et que le journal pour lequel je travaille ne me paie pratiquement rien : il n'est distribué nulle part... même pas ici... Mais comment vous m'avez trouvé ?

1 : Moi, j'ai énormément de vinyles. Je vous les donne tous.

2 : Merci. Mais si j'arrive vraiment à vous tuer, demain je serai riche et je pourrai me les acheter moi-même. Dites, ça vous dérange si je compte l'argent ?

1 : Je vous en prie.

2 : Vous êtes sûr ?

1 : Bien sûr. C'est votre droit.

2 : Non, parce que vous me semblez vraiment quelqu'un de bien, mais vous savez, si jamais vous vous êtes trompé et que je vous tue ce soir, à qui est-ce que je vais aller me plaindre ?

1 : Je vous en prie.

Longue pause.

2 : Cinquante millions d'euros. Cinquante millions d'euros ! Mais qui, putain, a déjà vu cinquante millions d'euros ? Qui, putain, a seulement imaginé cinquante millions ? Moi, je n'ai même jamais vu un million... Mais tout ce qu'on peut faire avec cinquante millions d'euros ! Moi, j'achète tout. J'achète la loi. Avec cinquante millions d'euros, j'achète Dieu ! Mais vous, pourquoi vous voulez mourir ?

1 : Et vous, pourquoi vous me tuez ?

2 : Je ne sais pas.

1 : Moi non plus.

2 : Non, tout à l'heure vous avez dit que l'un de nous deux allait mourir...

1 : Vous en êtes sûr ?

2 : Oui...

(Il boit et reprend le coupe-papier.)

Merci.

(2 se place pour le poignarder. Il essaie de trouver le courage.)

Vous voulez que je vous insulte ?

1 : Si ça vous aide...

2 : Merde. Crève, merde. Tu dois crever, espèce de merde. Tu dois crever parce que tu le mérites, espèce de merde... Bon Dieu, mon ami !

(2 le prend dans ses bras.)

Ça faisait une éternité que je ne m'étais pas senti comme ça...

1 : Comment ça ?

2 : Aussi entier, aussi libre... Ça faisait trop longtemps ! Je suis désolé de devoir vous tuer, mais je dois le faire. Je sais que cette nuit, vous allez **encore une fois** me faire tomber dans la merde...

1 : Vous avez dit **encore une fois** ! Vous venez de dire **encore une fois** !

2 : Non ! Je n'ai rien dit !

(Instinctivement, il recule vers la porte et l'ouvre.)

Elle était ouverte. Elle a toujours été ouverte ?

1 : Vous avez vraiment essayé de l'ouvrir ?

2 : Maintenant, je m'en vais.

1 : Non. Vous avez accepté de rester. Vous avez accepté de me tuer. Vous avez accepté de...

2 : Non, non, non ! Je suis quelqu'un de bien ! Quelqu'un de bien qui a fait des choix très compliqués dans une situation difficile.

1 : Vous avez dit **encore une fois** ! Vous avez dit **encore une fois** ! Et vous croyez quoi ? Que la pluie là-dehors va vous laver **encore une fois** ? Qu'elle emportera **encore une fois** ce que vous avez fait, en ruisselant sur vos tempes ? Ce que vous avez dit cette nuit ? Mais qu'est-ce qu'il y a là-dehors pour vous ? C'est seulement ici, avec moi, cette nuit, que vous pouvez être vraiment libre, vraiment vous-même. Parce que ça fait un moment que j'entends grogner, au fond de la caverne de votre âme, un homme nouveau qui veut sortir. Alors allez, allez ! Réfléchissez-y. Moi, je vais me servir à boire.

Longue pause.

2 : Pourquoi moi ? Pourquoi moi ?

(Il essaie de le frapper.)

1 : Me menacer de mort, c'est paradoxal.

2 : Mais comment c'est possible... Vous ne vendez pas des armes, vous vendez la guerre. Ici, dans la tête ! Et il y a une partie de moi qui voudrait s'enfuir et une autre qui prend son pied comme un porc.

1 : Et laquelle gagne ?

2 : Cinquante millions, c'est trop peu... trop peu, mon ami, parce que moi, j'ai des rêves bien plus laids que les tiens.

1 : Pourquoi vous pensez savoir de quoi je rêve ?

2 : Parce que les animaux de la même race se reconnaissent. Je veux cent millions.

1 : Fermez la porte.

2 : Cent millions.

1 : Fermez la porte.

2 : Cent millions ou je m'en vais.

1 : Avec la lie, ça finit toujours comme ça : elle change d'avis de façon schizophrénique, surtout quand elle comprend qu'elle peut y gagner quelque chose. Alors qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Félicitations, vous venez de gagner cent millions. Mais si vous fermez cette porte, cessez de vous raconter que vous êtes prisonnier ici. Vous êtes mon complice.

2 : Pour cent millions d'euros ? Je deviens votre juge.

1 : Laissons les juges tranquilles. Ils n'ont rien à voir avec ce qui se passe ici. Faites une chose : allez vous mettre à genoux.

2 : Pourquoi ?

1 : Parce que je vous donne cent millions.

2 se met à genoux.

1 : Mon père m'a souvent parlé de la guerre. De sa guerre. On lui a mis un fusil entre les mains alors qu'il n'avait que quinze ans. D'ailleurs, ceux qui recrutaient les gamins à l'époque ne les regardaient même pas en face, de peur de croiser le regard d'un fils. C'était comme ça.

À quinze ans, on lui donne un fusil, on le met dans un train et on l'expédie dans un endroit très lointain, au nom imprononçable, un endroit où il fait très froid et où il n'y a que de la neige, de la neige, de la neige. Un endroit où il est très difficile de savoir ce qui est juste et ce qui ne l'est pas. Un peu comme pour nous cette nuit.

Et un jour, mon père, quinze ans, se retrouve à patrouiller tout seul dans ce qui reste d'une grande ville. Autour de lui, seulement de la neige. De la neige qui lui fouette le visage, de la neige partout, de la neige, de la neige... puis il arrive près de ce qu'il reste d'une maison. Sur quatre murs, il n'en reste que deux debout. Il s'approche, et derrière l'un de ces murs surgit un soldat, comme lui, qui parle français, puis deux autres, qui parlent allemand et anglais, et tous lui disent :

Franz — mon père — va là-dérrière. Deviens un homme.

Et Franz y va. Et qu'est-ce qu'il voit ? Une belle fille à genoux, comme vous maintenant. Mon père raconte qu'elle ne porte qu'un jupon, malgré tout le froid qu'il fait dehors, et qu'elle le regarde, terrifiée, avec ses yeux sombres. Elle a de longs cheveux noirs, et tu peux demander n'importe quoi à une fille à genoux dans la neige, gelée et terrifiée comme elle, n'est-ce pas ?

Franz, deviens un homme ! disent-ils. Alors mon père réfléchit un instant, puis il s'approche de la fille, lui prend doucement le visage entre les mains, sort son pistolet de son étui et lui tire dessus. Il tire, vous comprenez ? Il tire !

Et pourquoi mon père tire ? Parce qu'il s'est trompé ? Non ! Mon père ne se trompe pas. Mon père choisit de tirer parce qu'il est ignorant ! Il ne sait pas quoi faire d'une fille dans cet état, alors mon père fait comme quatre-vingt-dix pour cent de l'humanité : face au choix entre tuer quelqu'un et aimer quelqu'un, mon père n'a aucun doute et il tire. Il tire. Il tire !

Et moi ? Cette nuit, avec vous, je me sens exactement comme ça.

2 : Vous voulez me tuer ?

1 : Je suis un homme plein d'espoir. J'espère encore que vous le ferez avant moi.

2 : D'abord, réglons les questions administratives. Les cinquante autres millions.

1 : Mais bien sûr. Les affaires sont les affaires. C'est normal. Ne partez pas !

1 sort. 2 prend le pistolet. 1 revient.

1 : Cette histoire vous rapporte plutôt bien.

2 : Oui. Je peux dire que je suis riche.

1 : Et maintenant, qu'est-ce que vous allez faire de tout cet argent ?

2 : Il y a une île en Amérique du Sud, tellement petite qu'elle n'apparaît même pas sur les cartes. Avec de l'argent, tu peux tout t'acheter. Mais absolument tout. La loi n'existe pas, les bars restent ouverts jusqu'à l'aube et les femmes font n'importe quoi. N'importe quoi. Et vous ? Un homme comme vous a forcément imaginé ce qu'il y a après la mort.

1 : J'espère le vide. J'espère ne me souvenir de rien. J'espère que le cerveau s'éteindra.

2 : Vous laissez quelque chose derrière vous ? Des enfants, des épouses, des putes à droite à gauche ?

1 : Moi aussi, je laisse quelque chose...

2 : Et la petite usine ? Qu'est-ce qu'elle devient ?

1 : Vous savez comment mon père l'a montée ? C'est encore une belle histoire, comme toutes les histoires de mon père. C'était un homme très pragmatique, un enfant de la guerre. Une fois la guerre terminée, il décide de se lancer dans les affaires. Et la première chose qu'il fait, c'est de payer tout le monde : il paie les politiques, il paie les prêtres, il paie les criminels. Mais ça n'a rien de très original, parce que tout le monde paie tout le monde.

Le génie, c'est la méthode ! Toujours !

Et mon père s'était inventé un système de paiement vraiment génial. Quand il devait de l'argent à quelqu'un, il le convoquait à Monte-Carlo, au casino, l'installait à une table de poker, jouait contre lui et perdait. Il perdait, il perdait, il perdait jusqu'à lui avoir fait gagner toute la somme qu'il lui devait.

Et quand ces gens rentraient chez eux, personne ne leur demandait de comptes sur cet argent parce que, putain, tu as été à Monte-Carlo, là où on gagne et où on perd. C'est naturel...

Mais le vrai coup de génie est encore à venir !

1 : Quand la nouvelle de ce « système » se répand dans le milieu, il commence à inviter à Monte-Carlo même ses ennemis. Il les met en confiance, puis les emmène au casino, les installe à une table de poker, joue contre eux, perd, perd encore, puis il les tue. Et chez eux, personne ne vient les chercher parce que tout le monde le sait : tu es allé à Monte-Carlo, là où on gagne, on perd, parfois on meurt... c'est normal !

2 : Vous parlez souvent de votre père. Pourquoi ?

1 : Parce que les pères sont très importants... ils ne doivent rien laisser en suspens.

2 : J'ai faim. Vous avez quelque chose à manger ?

1 : Non, rien.

2 : Quoi, vous vivez d'air ?

1 : Je n'avais pas faim. J'ai jeté ce que j'avais à la poubelle.

2 : Ça vous dérange si... ?

(Il prend le sandwich dans la poubelle et commence à le manger.)

J'ai du respect pour votre père, vous savez. Parce qu'il ne s'est jamais jugé. Il a su accepter sa cruauté, et regardez ce qu'il a créé : le plus grand empire de l'armement en Europe... Et regardez-nous, vous et moi. Pour ce petit geste que nous sommes sur le point d'accomplir, aussi important soit-il, comment serons-nous jugés, vous et moi ? Avec dégoût.

Prenons les chiens. Qu'est-ce qu'ils font, les chiens ? Ils pissent, ils chient, ils lèchent, ils baissent, ils marquent leur territoire. Et pourquoi ils font ça ? Parce qu'ils voient les autres chiens le faire, pour appartenir à la race des chiens.

Vous et moi, nous sommes des hommes, non ? Et qu'est-ce qu'ils font, les hommes ? Ils tuent, ils torturent, ils détruisent. Alors, si je veux appartenir à la glorieuse race des hommes, qu'est-ce que je dois faire ? Des saloperies.

Prenez ce sandwich. Tout à l'heure, vous l'avez mangé, et ce dont vous ne vouliez plus, vous l'avez jeté à la poubelle. Et ça, ça va. Moi, j'avais faim, je l'ai pris dans la poubelle, et aux yeux du sens commun, ça, c'est dégoûtant. Mais le sandwich... le sandwich est exactement le même que celui que tu as mangé, non ?

Et qu'est-ce que ça nous dit, mon ami ? Ça nous dit que l'homme doit faire très attention quand il se croit fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, parce que si moi, je suis à l'image et à la ressemblance de Dieu, alors Dieu aussi est à mon image et à ma ressemblance. Et donc Dieu aussi est un putain de raté comme moi, non ?

Putain, je parle comme toi !

1 : Vous vous rendez compte que vous êtes un homme très différent de celui qui est entré ici ?

2 : Non, mon ami. Je suis seulement un homme qui s'est donné la permission d'être lui-même.

1 : Alors célébrons ça ! Avant de finir, faites quelque chose pour moi.

2 : Oui.

1 : Dansez avec moi.

2 : Quoi ?

1 : Dansez avec moi !

2 : Et pourquoi vous voulez que je danse avec vous ?

1 : Je ne sais pas. Peut-être parce que de toute ma vie, aucun homme n'a jamais voulu danser avec moi.

2 : Bon, c'est quand même un peu étrange...

1 : Mais ne pensez pas à ça. Pensez à la musique.

(Il lance la musique.)

2 : Et moi, je devrais danser sur cette musique de merde ?

1 : Ce n'est pas la chanson qui compte. C'est la dédicace.

2 : La dédicace ? Joli... Et on la dédie à quoi ?

1 : Dédions-la à cette nuit.

2 : À la lune !

1 : Non, à des choses plus concrètes. À la puanteur de vomi et de pisse qu'il y a dans cette pièce.

2 : À nous !

1 : À nous, si proches, si semblables.

2 : À nous qui sommes amis, non ?

1 : Bien sûr que nous sommes amis. Dédions-la à l'argent !

2 : Alors dédions-la au directeur de mon journal, qui est un connard de première, mais que je dois remercier parce que cette nuit, il m'a rendu putain de riche ! Je transpire comme un porc...

1 : Non, nous sommes pires que les porcs. Qu'est-ce qu'on est ?

1-2 : **DE LA LIE !**

2 : Alors dédions-la à toute la lie qu'il y a dans le monde. Plus on la regarde, plus on s'enfonce dedans, plus on se rend compte que c'est nous, cette lie noire et puante. Et alors dédions-la aux animaux, à tous les rats, aux serpents, aux chiens, à ceux qui vivent là-dessous, dans les grottes, ceux qui nous font peur parce que quand on les regarde dans les yeux, on se rend compte qu'ils sont comme nous. Mais nous, nous sommes pires qu'eux...

Et puis dédions-la aux avions. Quand j'étais petit, quand je les voyais passer devant la fenêtre, je leur disais : les avions, mais où est-ce que vous allez, putain, là-haut dans le ciel, en me laissant tout seul ici, dans cet égout à ciel ouvert qu'on appelle la vie, et...

1 : Allez. À qui est-ce qu'on la dédie ?

2 : Aux pères, aux fils, aux enfants...

1 : Aux enfants ? Pourquoi aux enfants ?

2 : Les enfants sont les pires. Les enfants sont des petites merdes. Les enfants te jugent et tu ne peux rien leur faire parce que ce sont des enfants. Les enfants sont protégés... Mais moi, de toute façon, maintenant je m'en vais. Je suis riche, alors je peux tout acheter, et je suis intelligent... mon amour, je suis désolé de te tuer, mais je dois le faire...

1 : Encore, encore. À qui est-ce qu'on la dédie ?

2 : À la baise !

1 : Avec qui ?

2 : Avec tout le monde. Les Blancs, les Noirs, les Asiatiques, les animaux, les hommes, les femmes...

1 : Et avec les enfants ? Tu l'as déjà fait avec des enfants ?

2 : Je l'ai fait, putain !

1 : Non ! Je ne te crois pas !

2 : Bordel, oui, je l'ai fait !

1 : Je ne te crois pas.

2 : Je l'ai fait quand je travaillais à Turin. Elle sortait de l'école maternelle à côté du journal.

1 : Alors il y avait bien une école maternelle...

2 : Bien sûr qu'il y en avait une. Cette petite fille est sortie de l'école, elle me regardait, elle me jugeait...

1 prend très calmement le pistolet.

1 : Et elle s'appelait comment ?

2 : Comment tu t'appelles, petite fille ? Tu me juges, avec ces yeux-là...

1 : Elle s'appelait comment ?

2 : Elle avait un petit manteau rose, merde... Comment tu t'appelles, petite fille ?

1 tire et tue 2.

1 : Elle s'appelait Sofia ! Elle n'avait que cinq ans.

Noir.